

HISTOIRES D'HOMMES

**Du même auteur
aux éditions Théâtrales**

BAL-TRAP / UNE ENVIE DE TUER SUR LE BOUT DE LA LANGUE, 1994

CHRONIQUES DES JOURS ENTIERS, DES NUITS ENTIÈRES, 1996

UNE PETITE ENTAILLE, 1997

CONFESSION, *in* PETITES PIÈCES D'AUTEURS, 1998

SURFEURS, 1998

22.34 / LA QUILLE, 1999

FIDÉLITÉ, *in* PETITES PIÈCES D'AUTEURS 2, 2000

LA NUIT À L'ENVERS / EX-VOTO, 2000

LA PROMISE, 2001

CHRONIQUES 2 QUOI DIRE DE PLUS DU COQ?, 2002

XAVIER
DURRINGER

HISTOIRES D'HOMMES

éditions

THEATRALES

Les éditions THÉÂTRALES bénéficient d'une aide de la **SACD**

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Photos de couverture :
Copyleft Grore Images

© 2003, Éditions THÉÂTRALES
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-119-X

HISTOIRES D'HOMMES

Xavier Durringer a écrit quinze de ces *Histoires d'Hommes* pour la comédienne Judith Magre, qui les a lues au Festival d'Avignon le 11 juillet 2002 dans le cadre de Texte nu, une manifestation de la Commission Théâtre de la SACD.

1.

Mes journées sont trop courtes ou trop longues mais jamais justes. Enfin rarement. On pourrait penser que les journées trop courtes sont justes mais c'est faux, elles sont trop courtes, et trop courtes ou trop longues, c'est pareil, enfin c'est pas vraiment pareil mais c'est pas juste. Vous me suivez? Une journée longue on sait ce que c'est, on s'enquiquine, c'est long, ça n'en finit pas, les trotteuses trottent et se mettent à buter toutes les secondes, ça n'en finit plus d'être midi surtout quand vous vous êtes levée à six heures moins le quart, en croyant qu'il était neuf heures vous voyez... C'est pénible et vous ne savez pas quoi faire et vous savez plus quoi foutre... Vous êtes décalée, pas dans le coup, c'est long, c'est chiant et c'est pas juste.

Une journée trop courte c'est différent. Vous n'avez le temps de rien, et voilà c'est déjà fini. Navrant, un malaise quoi, ça vient de commencer que c'est déjà fini et vous n'avez même pas eu le temps de faire quoi que ce soit, d'amorcer la moindre chose. Et c'est fini. Et c'est pas juste. Le juste il se trouve au milieu entre les deux, ni trop court, ni trop long, pas trop lent, pas trop vite et c'est bien, c'est bon, c'est juste.

Bizarrement, ce sont les hommes qui peuvent nous mettre dans le rythme juste. Quand je dis bizarrement, je me comprends.

Dans le bon tempo, dans la glisse plutôt que dans le truc saccadé, la glisse, tout glisse et le temps comme le fil de l'eau, l'amour, le sexe, la bouffe, le temps juste et les nuits et les jours comme papa dans maman, un vrai bonheur.

Parfois ça grince un peu, ça freine dans les virages, ça bute encore un peu pour les grandes orientations, enfant, mariage, ça se heurte un peu, belle-famille, ça ralentit, mais bon an mal an, ça va, comme les trains en retard, ça rattrape, y a de l'accélération, c'est le bon cruising, la bonne balade, le temps juste, on envisage, on projette, on s'aime.

Ça c'est quand on s'aime. Je veux dire quand on a quelqu'un, mais quand on est seule, toute seule d'un bout à l'autre, là c'est une autre paire de manches quand on est seule, pour trouver le temps juste. On n'arrête pas de manger des petites tartines de merde à longueur de temps. Pour pas s'en apercevoir, il faut marcher un peu, il faut être sacrément organisée. Des trucs à faire toutes les heures, garder le

contact au téléphone. On doit calibrer les choses à faire, petit shopping à l'improviste, les multiplier pour pas sentir. Passer voir des amis, on s'en colle dans les pattes. Aller boire le thé, on se charge comme une mule. Écouter de la musique, on calcule les temps pour les distances, surtout ne jamais attendre, lire un peu, être en mouvement sans arrêt, aller faire les courses. Se faire un musée comme on choisirait un papier peint. Espérer des voyages, rêver sur des prospectus, surtout pour ne pas s'apercevoir en s'arrêtant qu'on pourrait attendre en attendant.

2.

Et il y a une définition que je ne comprends pas. C'est « énervée ». Être énervé, c'est être sans nerfs. Alors que moi j'ai l'impression d'en avoir trop et qu'ils se tendent, véritables tendeurs crochetés au bout. Certains, certaines vous ne pouvez pas savoir comme vous m'énerviez, c'est difficile d'imaginer à quel point vous me mettez à bout, à vous étrangler en rêve dans un terrain vague, vous ne pouvez pas imaginer comme je vous méprise au fond de moi qu'il n'y a même plus de mots pour le dire. Du mépris, je passe aux insultes et à la colère, c'est très difficile de garder ses distances avec le mépris. Et là j'ai les nerfs qui craquent, ça je comprends et je me mets à pleurer nerveusement, à bout de nerfs.

C'est énervant de pleurer pour ces connards et je ne dirai pas ces connasses, je trouve ça très laid, c'est une figure de style je dirai pas, mais on le dit eh ben moi je le dis sans figure de style, toutes ces connasses, voilà ça fait du bien. Tous ces connards et ces connasses qui jour après jour vous pourrissent la vie, racontent des choses sur vous comme de petites vipères, sans rien savoir, ils partent de rien et arrivent à tout. Toutes leurs suppositions vont toujours dans le mauvais sens, toujours contre vous. Leurs regards pleins de haine à couper au couteau, leurs jeux de mots faciles, la critique calembourgeoise, l'exaspéré continué qui vous fusille du regard, leur facilité condescendante et j'en ai vu, des paquets, des groupes et des troupeaux de connards et d'abrutis. Comme des troupeaux d'éléphants et de girafes au Kenya. Ils se baladent en groupe majestueux de conneries, de sous-bois en sous-bois, se trimballant mine de rien lourds et poussifs, des cervelles de plomb, un paquet de cartes de visite toujours dans la poche.

Et je travaille, je travaille pour arrêter de penser à tout ça, enfin je travaille sur moi, enfin je veux dire que je fais tout pour essayer d'enrayer ma rage contre tous ces abrutis.

Et puis je voulais dire à plein de monde que je les aime pour leur constance, leur humour, leur intelligence de cœur et leur finesse.

Voyez c'est ça le problème, mon problème, c'est que je passe d'un extrême à l'autre, ça manque d'équilibre, de nuances, mais j'y peux rien, c'est blanc ou noir, brûlant ou glacé, je connais pas le tiède ni le gris